

Enzo Cormann

NOISES

Théâtre / Enjeux
Ouvert

N O I S E S

d'Enzo Cormann

*Création le 5 octobre 1984 au Jardin d'Hiver
par Théâtre Ouvert
en co-production avec le Théâtre Eclaté*

Mise en scène	Alain Françon
Assistant	Michel Didym
Décor	Gérard Didier
Costumes	Françoise Luro

Avec

Nelly	Claire Wauthion
Paul	Michel Didym
Will	Yann Collette
Véra	Dominique Valadié
Bernard	Jean-Claude Durand
Hugo	Jean-Yves Chatelais
Maud	Laurence Mayor
Chris	Anouk Grinberg
Gwenn	Caroline Chaniolleau

Eclairage	Joël Hourbeigt
Son	Daniel Deshays

Régie : Ysis Delisle, Jean-Jacques Rigaux,
Orazio Trotta.

En collaboration avec le C.A.C. d'Annecy

ALLER RETOUR EN ECRITURE

FLASH-BACK

Automne 82, l'équipe de Théâtre Ouvert s'est élargie temporairement en engageant cinq comédiens : Christiane Cohendy, Jean-Claude Durand, André Marcon, Michelle Marquais et Anne Wiazemsky. C'est le "noyau" qui, des semaines durant, lit des dizaines de manuscrits et en discute, dialogue avec des auteurs, et en présente quelques-uns au public.

Un matin, Alain Françon appelle Micheline Attoun : "Marcon m'a dit que vous avez des textes d'auteurs contemporains, ça m'intéresse. " Elle lui donne des textes de Jacques-Pierre Amette et d'Enzo Cormann qu'il rencontre ensuite. C'est le déclic.

Printemps 84, Alain Françon crée, au Jardin d'Hiver, *La Waldstein* (avec Jean-Claude Durand et André Marcon précisément).

Automne 84, il créera, toujours au Jardin d'Hiver, *Noises* d'Enzo Cormann.

C'est tout simple. Presque : il a fallu (seulement) rêver ; il a fallu (surtout) avoir envie de rêver. Séparément. Et ensemble.

MISE AU POINT

Dès les premières rencontres avec Alain Françon, Enzo Cormann exprime le souhait de travailler à une version corrigée et augmentée de *Noises*. Il ne s'agit pas tant, de bricoler le texte d'origine que de l'installer dans une nouvelle dynamique, pour le faire passer, sans encombre, de l'écriture de 1981 à la scène de 1984.

Chacun y a des intérêts : désir légitime de Théâtre Ouvert de poursuivre un travail commencé, exigence fervente d'Alain Françon d'interroger un texte par rapport au plateau et aux comédiens, besoin fébrile d'Enzo Cormann de s'ajuster à l'espace et au temps présents.

Tout a été dit sur la pathologie de la relation auteur-metteur en scène, rapport de force, antagonisme, conflit de pouvoir. A voir Enzo Cormann et Alain Françon, le compagnonnage si périlleux semble avoir fonctionné. A les entendre aussi.

DEGRAISSAGE

Noises, c'est à la fois les petites querelles et les bruits. Un des premiers textes d'Enzo Cormann. Une série de polaroids d'un certain nombre de gens dont le seul fil dramatique commun est d'être ensemble à la même soirée. Pas d'intrigue. Pas de fiction véritable. Entre deux portes, entre deux verres, entre la salle de bal et le buffet, neuf personnages se croisent, boivent, parlent et s'entrechoquent. Ils brassent du désir, du dégoût, de l'utopie, de l'envie de créer, de la nausée, de l'inquiétude.

Enzo Cormann : "Ma ligne de conduite je la trouve dans l'exigence qu'il y a d'inventer pour soi-même une histoire de la littérature dramatique. Du naturalisme un peu béat de mes tout premiers textes au langage très ritualisé de pièces récentes comme *H.P.*, il y a ce travail d'éprouver de façon sensible, sans brûler les étapes, l'émergence d'un nouveau réalisme. En outre, j'ai l'impression, en la revisitant de proche en proche, de rejoindre vraiment mon époque. En faisant par exemple le parcours d'un certain terrorisme dans *Cabale*, celui du pouvoir dans *Plumes et Montagnes*, celui de la folie, de la solitude et du sang dans *Le Rôdeur* ou *H.P.*, je m'explique à moi-même ce que le mot violence signifie aujourd'hui. Avec *Noises*, c'était d'abord l'envie de régler des comptes avec les années 70. Le souvenir que je garde de cette période est celui d'une fête merdique, avec une relation vaseuse au cul, à la création, à l'utopie. De ce point de vue, ma première version de la pièce paraissait un peu trop imitative pour que je n'éprouve pas, avec un peu de recul, l'envie d'y revenir."

Enzo Cormann s'est donc remis au travail, de façon intuitive, en partant des personnages, sans souci de construction dramaturgique. Cela a donné quarante pages d'un texte fait de coups de flashes sur les personnages, de monologues/confessions, de rencontres nouvelles, de scènes visuelles (muettes, avec gestes et jeux de regards), de voix off, de rumeurs. Cette matière supplémentaire a permis ensuite d'opérer un travail de type cinématographique, comme à la table de montage, pour une reconstruction plus nerveuse et plus polyphonique à la fois.

CORPS A CORPS

Alain Françon : "Il y a plusieurs manières de se conduire avec un texte. En général, je le lis trois ou quatre fois, je laisse décanter, puis j'essaie de rêver autour, seul. Cette fois-ci, j'y suis entré de plein fouet. Avec les ajouts fournis par Enzo, j'ai fait un semblant de montage, j'ai aussi travaillé sur des coupes, de façon subjective. Lorsqu'on s'est retrouvé ensemble pour le montage final, tout s'est imposé avec une sorte d'évidence. On s'est vraiment coltiné le texte à deux, on a circulé dedans. Cette circulation a été très importante pour moi, elle éclaire le travail à venir avec les comédiens."

Enzo Cormann : "Je cherche aujourd'hui un réalisme paroxysmique, décalé, qui prenne le théâtre à bras-le-corps, comme dans les portraits de Bacon éclate le paroxysme de la chair. JE CROIS QUE QUAND ON FAIT DIALOGUER DES GENS SUR UN PLATEAU, AUJOURD'HUI, ILS NE PEUVENT QUE SE FAIRE MAL, S'ENTRECHOQUER, PARCE QUE LES MOTS SONT COMME DES ARMES BLANCHES, SILENCIEUX, ENSANGLANTES. LES CARESSES, JE LES ENTOURE DE PARENTHESES, PEUT-ETRE POUR LES SAUVER DE CE REGIMENT DE PARACHUTISTES LARGUÉS, COMPLETEMENT SOÛLS DANS UNE FETE FORAINE, QU'EST LE LANGAGE, FUT-IL SUBLIME (1). J'aspire à ce que le conflit nécessaire entre la littérature et la mise en scène de théâtre prenne rang de valeur artistique."

(1) Colloque d'Amiens 1984

Je n'écris pas des textes pour qu'on me charcute, mais je ne crois pas au trip "un diamant brut nous est tombé du ciel". Il faut n'avoir aucune idée de ce qu'est un labeur créatif sur plusieurs années pour affirmer cela. Faire du théâtre, c'est avoir envie de rencontrer des gens, de se cogner à d'autres sensibilités pour produire du vivant. Je fonce sur chaque occasion qui permet de donner corps à quelque chose de plus fort sur scène. C'est ça le théâtre. Sinon, rien ne m'interdit de rester chez moi et d'écrire un roman, dont je corrigerai les épreuves et dont le texte sera à jamais inaliénable (ce que je fais par ailleurs)."

Enzo Cormann recherche la proximité du plateau, tout en s'interdisant de mettre les pieds aux répétitions. Il y a, pense-t-il, une dynamique antérieure à trouver, entre l'écriture première et la scène.

RESISTANCES

Alain Françon : "J'ai des résistances avec n'importe quel texte ; que ce soit Vinaver, Cormann ou d'autres. Ce qui est intéressant, c'est de trouver chaque fois des possibilités de collaboration adaptées, les chemins particuliers d'une connivence et d'un mode de fonctionnement, l'équilibre de deux énergies.

Avec Vinaver, impossible de toucher au texte : la collaboration se passe ailleurs, par un glissement de rythme ou d'image qu'opère le spectacle.

Avec Enzo, c'est directement sur la matière textuelle que cela agit, sur l'énergie d'une écriture. Il ne se met pas en position d'observateur, il entre dans la chair des choses et des mots. On a travaillé sur de vraies questions : comment peut-on décaler le langage à l'extrême tout en permettant aux comédiens d'investir une pulsion évidente, qui sonne juste.

Je sais plus clairement comment prendre le relais maintenant, sur le plateau, inventer sur les failles, trouver la vitesse, jouer sur la vitalité des comédiens et leurs capacités à travailler en rupture, sans se perdre dans des états d'âme."

POLAROID

Enzo Cormann : "La dimension de *Noises*, c'est le polaroid. Dans un rituel de relations qui n'est pas une copie du quotidien, je me suis efforcé de développer des "instantanés", dans les coupes, dans les dialogues, dans ce que fournit parfois un regard entre deux personnages. J'ai essayé aussi de jouer sur d'autres effets qui sont ceux du polaroid : couleurs excessives, saturées, cadrages décalés, maladroits. Ce côté brut témoigne de quelque chose qui m'intéresse. Enfin l'avantage du polaroid, c'est le feed-back immédiat, le commentaire à chaud. Dans *Noises*, les gens commentent beaucoup la situation qu'ils sont en train de vivre, ce qui n'est pas une attitude courante dans la vie.

S'il faut en passer par des formes un peu incontrôlées, sauvages, pour trouver l'énergie, la faille où on peut écrire, je choisis sans hésiter cette solution. Le théâtre français

contemporain ne souffre pas d'une absence de formes. On peut agiter toute sorte de formes. Le problème n'est pas là. Quelle urgence y a-t-il à écrire aujourd'hui ? Est-ce qu'on est capable de raconter une histoire vraiment contemporaine au théâtre ? Telles sont pour moi les vraies questions."

D'une version à l'autre, le propos de *Noises* n'a pas fondamentalement changé. C'est plutôt une question de rythme, de cadrage différents, qui éliminent toute complaisance, renforcent le trouble, aiguïsent l'émotion.

La violence est présente dans *Noises*. Insidieuse, d'abord verbale, elle passe brusquement à l'acte. Cela fait un peu désordre dans cette soirée plutôt mondaine entre gens cultivés. La violence physique serait-elle réservée seulement aux pauvres, aux loubards, aux parachutistes et aux bals du samedi soir ? On échappe quand même au fait divers. Il n'y aura pas de mort. Enzo Cormann y tient : "Ma seule pièce où personne ne meurt à la fin."

Noises, c'est une fête, avec un air "fin d'utopie" et une "odeur de bagarre", une parenthèse pour lendemains pâteux, la dérive coup de poing, le mélange impec solitude, la petite guerre en patchwork coupée au rasoir et cousue de fil rouge, la séance d'exorcisme à l'occidentale non remboursée par la sécurité sociale. Surtout pas une tranche de vie. Une soirée particulière au théâtre. Le théâtre de Cormann est un pavillon d'urgence.

Propos recueillis par

Françoise Séloron

NOISES, c'est à la fois les petites querelles et les bruits. Une série de polaroids d'un certain nombre de gens dont le seul fil dramatique commun est d'être ensemble à la même soirée. Pas d'intrigue, pas de fiction véritable. Entre deux portes, entre deux verres, entre la salle de bal et le buffet, neuf personnages se croisent, boivent, parlent et s'entrechoquent. Ils brassent du désir, du dégoût, de l'utopie, de l'envie de créer, de la nausée, de l'inquiétude.

Enzo Cormann a 31 ans et vit actuellement à Lyon. Il est l'auteur de nombreux textes dont un certain nombre ont déjà été ou seront prochainement portés à la scène ou publiés. *La Passion de l'insomniaque* inaugurerait le Jardin d'Hiver en novembre 1981. Depuis, *Credo* (Editions de Minuit) a été créé au Théâtre de l'Athénée en 1983, *Le Rôdeur*. (Editions de Minuit) le sera en novembre, tandis que *Berlin ton danseur est la mort* (Edilig) et *Cabale* (Tapuscrit-Théâtre Ouvert) ont été diffusés par France Culture. Il a assuré, pour Théâtre Ouvert, sa première mise en scène avec un spectacle en forme d'auto-portrait, *Tête à Têtes*.

Enzo Cormann a en chantier un certain nombre de textes écrits pour des metteurs en scène attirés par le langage ou les situations très contemporaines qu'il propose.